

NICOLAS DOUTEY

**UNE RELATION
PHÉNOMÉNALE**

ROMAN

L'ARBRE VENGEUR

*à Arièle, Alain et Mélanie
mes parents et ma sœur
et à leur sens du jeu
et de l'illimité*

Ce texte est une fiction.

« je me contente seulement d'avertir votre grâce qu'en tant que poète vous pourrez devenir fameux si vous vous fiez à l'avis d'autrui plutôt qu'au vôtre, parce qu'il n'y a pas de père ni de mère qui trouvent leurs enfants laids, et avec les enfants de l'entendement le risque de se tromper est encore plus grand »

Miguel DE CERVANTÈS,
Don Quichotte, deuxième partie

CHAPITRE I

DE TOUS LES TYPES de rendez-vous possibles, le rendez-vous téléphonique est celui que j'aime le moins. Quand je vois se préciser la possibilité qu'un rendez-vous advienne par voie téléphonique, j'ai une sensation de sol qui se dérobe. C'est léger, ce n'est pas au point de devoir physiquement prendre appui sur une table par exemple. Mais ce n'est pas parce qu'une sensation est légère qu'elle n'existe pas. Elle existe complètement, légèrement, intérieurement. À une certaine échelle, j'ai complètement besoin de prendre légèrement appui sur une table intérieure quand j'accepte un rendez-vous téléphonique.

Je vois à cela, en gros, trois raisons.

Il y a d'abord le problème de la parole. Parler ne me vient pas toujours. Ne pas parler me vient plus spontanément. Souvent je n'ai rien à dire. Ce n'est

pas par indifférence, c'est simplement que ce qui me traverse est rarement verbal et se manifeste plus volontiers en expressions du visage par exemple. Mais je ne suis pas pour autant mutique, parfois j'aime tout à fait parler. C'est une question d'équilibre, parler, ne pas parler. Il faut trouver le juste rapport, la bonne relation. Au téléphone il n'est pas question de ça, il faut parler c'est tout, il n'y a que la parole.

Et cette difficulté ne vient pas seule. Car, comme il n'y a que la parole et que quand on ne parle pas on se dit un peu quel est le problème, on se demande si on est toujours là et si le coup de fil est toujours bien en train de se dérouler, on doit parler régulièrement, avec facilité, et il faut donc une certaine aisance. Au téléphone l'idéal est de parler comme on joue au ping-pong l'été en fin d'après-midi, quand on fait des balles sous le soleil qui décline, tranquille, ample, le poignet relâché, en assurant l'échange, en l'accompagnant presque, avec une confiance bonhomme, une rondeur enveloppante. Or ces qualités, s'il m'arrive de les toucher du doigt à certains moments de satiété et d'acceptation de l'état actuel des choses, je dois reconnaître que je n'en suis pas coutumier. Je me situe d'ordinaire à un niveau de tension légèrement plus élevé.

Et de toute façon, en général, quoi de moins favorable à cette détente intérieure qu'un contexte de rendez-vous ? L'idée du ping-pong négligé est aux antipodes de l'idée de rendez-vous, rencontre à caractère officiel dotée d'un enjeu engageant un face-à-face plus ou moins hostile et en tout cas assez pour que son nom suggère que le plus simple serait impérativement de se rendre. D'un côté le téléphone demande une forme de facilité et de lâché dans la parole, de l'autre le rendez-vous exige de rester sur ses gardes. Il y a là une contradiction objective. « Rendez-vous téléphonique » est d'un point de vue logique une expression incohérente et le problème accède ainsi à une dimension universelle par laquelle loin de ne concerner que moi il intéresse tout le monde.

J'ai donc une légère raideur à la perspective des rendez-vous téléphoniques. Ce qui ne contribue sans doute pas à me délier la langue et ne fait pas mes affaires. Car quand je ne trouve rien à dire, ma seule tactique pour sortir quand même quelque chose consiste à répéter ce qu'on vient de me dire, comme si je le comprenais à nouveau ou en découvrais seulement la portée. Cette tactique est infaillible et me permet de parler quoi qu'il arrive, mais à part ça, elle est déplorable : dès

que la conversation prend un élan, mes répétitions le sapent, ce qui fait de l'échange une expérience pénible, tout en donnant certainement de moi une impression tout à fait gourde. Et, plus insidieusement, elle me plonge dans un état de passivité depuis lequel intervenir dans la discussion, marquer une position par rapport à l'enjeu du rendez-vous par exemple, ou exprimer un désaccord, devient vite difficile, et il n'est pas rare qu'un coup de fil entier passe sans que je le fasse une seule fois, d'où ce sentiment parfois en raccrochant de m'être comporté, dans le face-à-face avec mon interlocuteur, non pas comme quelqu'un qui a bien mené sa barque et défendu son intérêt mais comme un touriste serviable.

J'en connais les raisons, j'en perçois les effets, mais ça ne change pas grand-chose, un rendez-vous téléphonique reste pour moi un événement redouté.

Il était fixé au lendemain.

Afin de l'aborder dans les meilleures dispositions, je m'y préparai tel un sportif la veille d'une rencontre importante en passant la soirée seul chez moi, tranquille, détendu et néanmoins concentré. C'était un genre de soirée qui ne me déplaisait pas.

Je préparai mon plat habituel suivant la recette qui depuis quelque temps m'apparaissait comme le

mariage idéal du goût, de l'économie et de l'efficacité : pâtes, pesto, parmesan. Ce mets m'enchantait. Pendant quelques années je m'en étais tenu à pâtes, beurre, gruyère râpé, mais récemment j'avais vu un ami acheter une sauce au pesto et quelque chose s'était ouvert en moi. Je connaissais l'existence de ce genre de sauces mais, pour une raison ou pour une autre, en acheter pour ma consommation solitaire ne m'était jamais venu à l'idée, ça m'aurait paru extravagant. C'était désormais la recette beurre gruyère râpé qui me semblait extravagante, gustativement bien morne comparée à mes pâtes au pesto.

Je m'installai, assiette sur un plateau, dans mon fauteuil en tissu noir, sorte de chaise longue d'intérieur, face à ma vieille télé cubique grise qui siégeait sous la mansarde et dont la forme robuste et lourde m'inspirait je ne sais pas pourquoi une espèce d'affection. J'avais plus tôt regardé le programme et repéré un film qu'on m'avait dit super. On me l'avait dit d'une façon pleine et sans arrière-pensée qui me donnait l'espoir d'y trouver une forme d'allant et de confiance en la vie, ce qui serait parfait pour ce soir. D'autant plus que, par la grâce d'acteurs incroyables, un film super peut devenir un film incroyable.

Que ne me félicitai-je quand je découvris que le rôle principal était joué par Julia Roberts. En quelques plans c'était clair : Julia Roberts est incroyable. Je la vois jouer, je sens une proximité avec elle. Quelque chose m'est familier dans ses manières de sentir, de penser. Dans ses manières de se comporter, de passer d'une chose à l'autre, dans ses rythmes et ses intensités. J'ai l'impression de la connaître, de comprendre ses compréhensions, de percevoir ses perceptions. J'ai comme confiance en elle.

Au point que, quelque part, si par extraordinaire nous atterrissions dans un même apéro, je ne serais pas absolument étonné qu'on se retrouve à papoter tous les deux dans un coin du salon. On serait chacun bien installé dans un fauteuil club autour d'une table basse par exemple sur laquelle on pourrait poser nos verres, il y aurait des sous-verre mais pas des sous-verre huppés, des trucs de bar en carton, la lumière serait douce, la musique pas trop forte, et on rirait. Notre familiarité soudaine nous étonnerait peut-être mais il n'y aurait qu'à l'accepter, accueillir l'évidence de l'amitié, parce que c'était elle, parce que c'était moi. On découvrirait l'étendue de nos affinités, la vastitude de ce qu'on partage et sur certains points aussi l'altérité, l'étrangeté, et la curiosité qu'elle suscite, le désir de la connaître.

Je ne pourrais pas, au cours de notre échange, ne pas être frappé par le caractère renversant de sa présence et j'aurais peut-être du mal à ne pas plonger dans son regard et m'y perdre pendant les quelques silences qui ponctueraient harmonieusement notre dialogue. Pour éviter que se crée une ambiguïté quant au sens de ce qui se passe entre nous, j'observerais je pense énormément mon verre.

Je regarde donc ce film avec l'incroyable Julia Roberts en ayant ces belles pensées et en mangeant mes pâtes et en n'oubliant pas mon rendez-vous de demain qui flotte en arrière-plan et qui, si l'on passe outre l'aspect téléphonique, est plutôt réjouissant. C'est mon premier rendez-vous sérieux au sujet de ce que je considère comme mon activité principale, que je suis le seul à considérer comme telle puisqu'elle n'a jusqu'ici suscité aucun intérêt qu'on pourrait qualifier de professionnel ni rien qui m'autorise à la sortir objectivement de la catégorie hobby, je m'y livre dès que je peux, c'est ce qui me donne le plus la sensation de faire quelque chose, ce par quoi je me sens le plus justement en rapport avec le monde dans lequel je vis, là que je cherche ce que je cherche avec le plus de liberté, de précision, de difficulté et de joie : écrire du théâtre. Ça fait des années que je m'escrime sur ce terrain et pour

la première fois j'ai fini un texte avec l'impression qu'un geste se dessine. J'ai travaillé dessus plusieurs mois et je crois être arrivé à quelque chose. La pièce s'appelle *Théâtre et amitié*.

Je suis très excité à l'idée qu'elle puisse être jouée sur une scène. Je n'ai aucune idée de ce que ça peut donner. Je n'ai pas du tout pensé à ça. Enfin si, je n'ai même pensé qu'à ça. Mais seulement depuis l'écriture, avec les moyens de l'écriture. Je n'ai aucune image en tête.

C'est assez proche de Julia Roberts, me dis-je alors, à nouveau frappé par l'évidence de son jeu en la voyant ranger des affaires dans son sac dans ma télé. On la voit, on la comprend. Il y a quelque chose de prompt, elle a une promptitude à être dans les choses. C'est très droit. Comme ma pièce. C'est très droit aussi dans ma pièce.

Ma pièce est un peu comme Julia Roberts.

Ma pièce est un peu la Julia Roberts de l'écriture théâtrale.

Elle pourrait jouer dedans. Julia Roberts pourrait jouer dans ma pièce elle serait incroyable.

Cette pensée était tout à fait juste et vraie et c'est comme ça que je la pensais. Elle était aussi accomplie qu'un fait, indépendante et en attente de rien qu'une table par exemple, avec son lieu d'existence

et son environnement. Je la pensais agréablement pendant un temps en regardant ce film et en songeant à ma pièce puis elle s'éclipsa pour faire place aux réflexions moins lumineuses dans lesquelles me plongea le programme qui suivait, un reportage affligeant sur les violences autoroutières qui donnait du grain à moudre sur le caractère affligeant de ce genre de reportages et des violences autoroutières.

Le lendemain matin j'étais au mieux. Reposé, frais, d'attaque. Je pris mon petit-déjeuner en toute décontraction et m'installai détendu à mon bureau, cessant toute activité cinq minutes avant l'heure du rendez-vous afin de ne pas être pris au dépourvu et continuer de mettre toutes les chances de mon côté.

Et il fut neuf heures trente.

Le rendez-vous était à neuf heures trente.

Rien ne se passait.

Pas de problème, attendons voir neuf heures trente et une.

Neuf heures trente et une.

Rien.

M'a-t-elle dit qu'elle m'appellerait ou s'est-on dit qu'on s'appellerait? Je sais que je n'ai pas dit que je l'appellerais mais on s'est peut-être dit qu'on s'appellerait. Si c'est le cas une chose est sûre, j'en aurai été assez alerté pour noter dans mon agenda ce *on*

ouvert à tous les vents. Je suis à peu près certain que ce n'est pas le cas mais sait-on jamais, je vérifie. Et ça fait passer le temps.

J'ai écrit « rdv tél Sonia Partout ». Aucune précision, c'est elle qui doit m'appeler, neuf heures trente-trois.

Neuf heures trente-trois aucun problème, je ne suis pas du genre à m'inquiéter avant neuf heures quarante-cinq, au bas mot.

Je consacre les treize minutes qui me séparent de dix heures moins le quart à lire le journal sur internet. Évoquer une chose lue dans le journal peut être bienvenu, me dis-je, ça permet de se référer au monde dans lequel on vit, qui est le même. Ça rapproche.

Je lis un article sur un réglage législatif dont je ne comprends pas bien le détail mais qui, c'est ce que le journaliste souligne, menace un dispositif d'aide internationale déjà menacé dans les faits mais là ouvertement et comme sur le principe. Certes, si le dispositif est menacé dans les faits, c'est que ça ne va pas fort, mais qu'il puisse l'être ouvertement témoigne qu'une limite est en train d'être franchie. Le journaliste trouve que c'est alarmant, je trouve aussi et cherche d'autres informations pour mieux comprendre le détail. Quand j'en comprends trop

peu, j'ai l'impression de m'en tenir à un niveau de généralité pas loin de l'inconsistance, comme si je me contentais de prendre parti pour la gentillesse contre la méchanceté, ce n'est pas rien mais j'aime assez si ça peut être plus précis.

Et neuf heures quarante-cinq.

J'appelle – à moins que neuf heures quarante-cinq soit rond, comme chiffre. Neuf heures quarante-cinq évoque peut-être quelqu'un qui a attendu neuf heures quarante-cinq pour appeler. C'est un peu formel. Il vaudrait mieux attendre neuf heures quarante-sept, personne ne se dirait j'attends neuf heures quarante-sept. Ou en tout cas personne ne se dirait que quelqu'un serait susceptible de le faire.

Neuf heures quarante-six. Neuf heures quarante-six a du bon mais peut donner l'impression qu'on s'était dit neuf heures quarante-cinq et qu'on a eu du retard.

Ce rendez-vous que je vois peu à peu s'approcher depuis qu'il a été fixé il y a deux semaines est maintenant sur le point d'avoir lieu, c'est imminent, et quarante-sept, je prends mon téléphone, trouve le numéro, appelle, ça sonne.

Allô ?

Oui bonjour est-ce que je pourrais appeler parler à Sonia Partout s'il vous plaît ?

De la part de ?

Je dis mon nom, non sans aplomb, avec un point.

Ne quittez pas.

La musique d'attente que j'entends semble signifier qu'il ne faut pas oublier les moments dans l'existence où on ne fait rien et tout va bien.

Sonia est en réunion vous pouvez la rappeler dans une heure une heure et demie ou si vous voulez elle vous rappelle c'est à quel sujet ?

Oui non je rappelle dans une heure une heure et demie alors merci.

Au revoir.

Neuf heures quarante-neuf à quoi j'ajoute une heure quinze je rappelle à onze heures quatre.

Sonia Partout n'a visiblement pas jugé utile de me prévenir qu'une réunion l'empêcherait d'assister à notre rendez-vous à l'heure dite. Je n'en prends pas ombrage, c'est vrai que notre rendez-vous n'a pas de caractère d'urgence. Il est même sans objet défini. Elle m'avait dit on se tient au courant et on s'était fixé rendez-vous vendredi trois février à neuf heures trente.

Ça m'avait un peu surpris d'ailleurs. Le côté précis du rendez-vous s'accordait mal au côté vague de se tenir au courant. Je m'étais demandé si ça cachait quelque chose.

Je m'en étais d'abord inquiété. Puis je m'étais dit que ça cachait peut-être quelque chose mais pas forcément quelque chose d'inquiétant. J'avais essayé de voir ce qui se passait la veille de notre rendez-vous, si ne tombaient pas les résultats d'attribution d'une bourse, s'il n'y avait pas une remise de prix, la première d'un spectacle important, je n'avais rien trouvé. J'avais aussi cherché à savoir s'il n'y avait pas une réunion clef dans la société de production où travaillait Sonia Partout, genre sélection des gros projets prioritaires à venir. Il y avait peu de chances que je trouve cette information en ligne mais sait-on jamais, par une source indirecte. J'avais arrêté mes recherches après avoir formulé la requête « sonia partout 3 février » et ép杵uché sans conviction les quatorze premières pages de résultats que répondit sans sourciller google. Je ne savais pas ce que cachait ce rendez-vous, ce que cachait Sonia Partout, j'allais bientôt le savoir.

J'avais donc une heure et quart devant moi.

Je décidai de commencer par me doucher. Je me douchai et une fois douché je sortis de la douche. C'est alors que je me séchai. Puis je m'habillai, préparai un café et me réinstallai à mon bureau.

Il me restait encore une heure.

C'était une durée conséquente. Il fallait que je trouve des occupations en lien avec le rendez-vous. J'eus l'idée de relire ma pièce et les notes que j'avais prises à son sujet. Puis j'allai sur le site de l'agence de Sonia Partout et entrepris de lire les résumés des pièces qu'elle produisait en ce moment. Je réfléchis à quelque chose à dire sur deux d'entre elles. Ça prit pas mal de temps et il fut bientôt l'heure. Je parlai alors tout haut, pour me désenrouer, assurer au niveau vocal.

Ah bon ? Ah mais Sonia c'est formidable, je ne pensais pas que ça pourrait se faire si vite. Je ne pensais pas que ça pourrait se faire si fort. Je ne pensais pas que ça pourrait se faire si beau. Sonia je suis ravi. Bonjour Sonia vous allez bien ? Comment ça va depuis l'autre fois Sonia ? Alors Sonia qu'est-ce que vous avez à me dire ? Mais bien sûr je vous fais toute confiance pour discuter les termes du contrat Sonia. Ah chère Sonia. Oh Sonia. Calmos Sonia calmos. On verra Sonia.

Onze heures quatre c'est parti.

Bonjour est-ce que je pourrais parler à Sonia Partout s'il vous plaît c'est moi qui ai appelé tout à l'heure il devait à peu près être dix heures moins le quart.

Elle est toujours en réunion je crois ne quittez pas.

Merci.

J'ai condamné toute ma matinée pour ce rendez-vous j'espère au moins –

Allô.

Madame Partout ? Sonia ?

Oui.

Bonjour je ne vous dérange pas ?

Non.

Oui. Bonjour. On, on avait rendez-vous je crois on s'était dit qu'on s'appellerait ce matin vers neuf heures et demie dix heures moins le quart.

Oui oui. Je suis toujours en réunion là mais dites-moi.

Ah, non, je, c'est-à-dire, vous m'aviez dit que vous m'appelleriez pour qu'on se tienne au courant.

Non Louise reste je prends ça et on continue il faut qu'on boucle le budget avant midi le rendez-vous est tout à l'heure. Pardon je vous écoute.

C'est mieux si je vous rappelle à un autre moment peut-être.

Non c'est bien. C'est à propos de votre pièce, *Théâtre et sympathie* c'est ça ?

Oui c'est ça *Théâtre et amitié*, vous m'aviez dit qu'elle vous intéressait, alors je me demandais si...

Je n'avais aucune idée de ce qui pourrait venir après ce si. Son unique vocation était de lancer

Sonia Partout. J'étais persuadé qu'elle enchaînerait. Mais elle n'enchaîna pas. Je répétais mon si et le laissai traîner davantage pour bien signifier que j'attendais une relève. Il y eut un silence, qui me parut lugubre. Enfin à un moment elle se décida à parler, je sentis dans son attaque poindre un début d'agacement.

Oui et alors vous m'appelez pour quoi vous avez avancé?

Ah oui?

En ne lâchant que ah oui j'avais fait preuve d'un sang-froid admirable: le sens de notre rendez-vous venait à mes yeux de voler en éclats. J'étais découpé. Sonia Partout n'attendait pas ce trois février, ce n'était pas une échéance pour elle, elle n'avait rien fait, n'avait pas l'air sur le point de faire quoi que ce soit et me demandait comme une fleur la raison de mon appel. Pire, elle me demandait si moi j'avais avancé. Mais moi je ne pouvais pas avancer. C'est elle qui pouvait avancer. Je n'avais aucun moyen d'action et aucune idée de quoi ou comment faire pour que quelque chose se fasse et que ma pièce soit jouée. La seule avancée à ma portée en ce domaine avait déjà eu lieu, c'avait été de la trouver, elle. Quand elle m'avait dit au café ce soir de janvier, à côté du théâtre où elle allait voir un spectacle, elle

est bien votre pièce, elle m'intéresse, on va faire quelque chose, j'en parle, rendez-vous le trois février, c'avait été pour moi en la matière le tournant de cette première décennie du millénaire.

J'étais déboussolé. Je ne savais pas s'il y avait un malentendu, ni si oui où il se logeait, ni s'il fallait en parler. Mais je devais réagir vite, mon ah oui interrogatif, bien que témoignant d'une maîtrise ébouriffante, venait d'exposer mon désarroi dans son plus simple appareil, il fallait que je me reprenne et que je dise quelque chose.

Je n'en eus pas le temps. Sonia Partout parla, avec bonté, comme pour me tendre des vêtements.

Je veux dire vous avez pris des contacts vous avez discuté avec des gens? C'est en ce moment que les théâtres bouclent les programmations de la saison prochaine, votre pièce je m'en souviens oui, c'est bien, pourquoi pas, je sais pas, quand même elle est courte.

C'est sûr, la coupai-je presque.

Ce n'était pas tactique d'abonder dans ce sens mais c'était vrai, j'avais moi-même été frappé par sa brièveté en la relisant ce matin, c'était une pièce super courte, dix pages en gros caractères. Et puis j'avais déjà revu mes objectifs de rendez-vous à la baisse, il ne s'agissait plus d'essayer de tourner les

choses à mon avantage mais d'apparaître comme un être humain normal capable de se comporter comme les êtres humains normaux. Je cherchais avant tout des choses à dire et ça je pouvais le dire sans problème, avec confiance et naturel, ma pièce était courte.

Elle est hyper courte vraiment, continuai-je sur ma lancée. Après ça dépend de comment elle est mise en scène, osai-je même, sibyllin.

Alors je sais pas vous avez du nouveau ?

Oui non pas grand-chose de solide encore mais moi bien sûr je serais vraiment très heureux, honré, parce que, très honoré si...

Je laissai traîner à nouveau mais cette fois cherchant vraiment et ne sachant pas comment nommer l'espèce de soutien que j'espérais d'elle. Je ne voulais ni viser trop haut et manquer de réalisme ni trop bas et me saborder. Sonia Partout, impitoyable, n'enchaîna pas là non plus et laissa s'étaler ce deuxième si, lamentable.

Il y eut un temps assez long.

Je l'employai d'abord à constater à quel point le lexique chevaleresque de l'honneur avait été mal-venu. Je cherchai ensuite une manière dégagée de dire que je croyais que c'était elle qui prendrait tous les contacts, contacts que je n'avais pas, raison pour

laquelle j'avais été si heureux de la compter comme contact, Sonia Partout le contact mère, portail du pays des contacts. Je pensai un instant lui demander comment se passaient les autres spectacles sur lesquels elle travaillait mais renonçai, le virage serait trop brutal, il fallait continuer sur le même sujet.

Je me résignai donc à produire un bref euh dont la mission était de signifier que je commençais à fouiller dans ma mémoire les éventuels contacts qui auraient témoigné de l'intérêt pour ma pièce. C'était évidemment un cul-de-sac, aucun contact digne du nom de contact dans cette conversation n'avait eu ma pièce entre les mains, mais je ne voyais pas quoi faire. Désormais j'attendais juste qu'elle interrompe ma prévue recherche, j'étais déterminé à la faire durer aussi longtemps qu'il faudrait.

Allô ?

Oui oui pardon je, je réfléchissais je, non. Il me semble que je n'ai pas eu beaucoup de retours pour l'instant il faudrait que je vérifie mais, enfin des gens sont en train de lire et je crois que, ou alors j'ai oublié. Je regarde là je suis, en train de –

Écoutez, moi je veux bien vous aider vous êtes un jeune homme sympathique et votre texte bon, c'est, voilà, on peut essayer je peux en parler mais ça dépend de vous aussi.

Mais bien sûr évidemment, l'encourageai-je.

Ce que je veux dire c'est que vous êtes celui qui comprend le mieux ce que vous faites, vous êtes le mieux placé pour dire comment aborder les choses, comment ça peut se faire dans de bonnes conditions. Il faut le faire bien, c'est un premier projet ça compte.

En entendant ces mots ma gorge se serra. J'étais ému. Sonia Partout considérait ma position, elle se mettait à ma place et essayait de me faire comprendre quelle était la sienne, ce qui ne m'était même pas venu à l'esprit. Moi qui me targue de me mettre à la place des autres, c'est tout de même la base pour écrire du théâtre. Elle cherchait à m'aider. La nature de notre échange était tout à fait modifiée, nous n'étions plus chacun dans son camp, face à face, nous étions côte à côte, dans une prairie, à considérer le futur, ses possibilités, ses embûches, ses promesses, ses joies.

Ce retournement de situation exigeait que je fasse quelque chose. Il fallait que je rétribue le mouvement que Sonia Partout avait eu la générosité de faire. Rester fidèle à la vérité et dire que je n'avais rien et comptais aveuglément sur elle me paraissait ingrat après un tel geste.

C'est alors que mes yeux tombant sur ma télé me revint la pensée de Julia Roberts. Je ne dirais pas

qu'elle m'apparut comme la pensée idoine. Je sentais bien qu'il y avait un faux raccord, que cette pensée que j'avais pensée d'une certaine manière la veille au soir ne serait pas forcément pensée ni pensable de la même manière dans ce rendez-vous téléphonique professionnel avec Sonia Partout. Elle risquait d'y être pensée différemment, voire n'importe comment. Mais j'étais sous le coup de l'émotion, je n'avais rien d'autre sous la main et je me disais que lui parler de Julia Roberts était en un sens lui ouvrir mon cœur comme elle m'avait ouvert le sien quelques secondes plus tôt, et que même si elle ne percevait pas la bonne manière de penser ma pensée elle accueillerait peut-être au moins ma franchise avec la même gratitude magnanimité que celle dont je fis preuve en me décidant au bout d'un moment à parler.

En fait j'ai pensé c'est peut-être un peu, peut-être, en fait, je l'ai envoyée à Julia Roberts, comme ça.

Je mentais sur l'envoi mais ça me semblait une adaptation bienvenue.

Il y eut à nouveau un silence. Celui-ci, je m'y engageai heureux. D'abord parce que c'était clairement son tour de parler, je pouvais tranquillement attendre, et aussi parce que même si je n'étais pas sûr de moi j'avais peut-être réalisé un

incroyable coup de poker. Ce n'était pas impossible et c'était excitant. J'étais complètement dans ce coup de téléphone.

Vous vous foutez de moi ?

Ah non non pas du tout Sonia. Non. J'apprécie beaucoup votre... ce que vous faites, et... ce que vous faites. Vraiment, je suis honoré... c'est une chance... j'ai pensé que ça pourrait -

Écoutez là j'ai du travail vous me rappelez quand vous avez la réponse de Julia ?

Ah ben oui oui très bien, bien sûr, je vous tiens au courant avec un grand plaisir merci beaucoup Sonia, je vous rappelle sans faute.

J'aurais pu ne pas répondre, elle avait manifestement fait preuve d'ironie et en tout cas déjà raccroché. Je regardai quand même mon téléphone pour vérifier que le rendez-vous était bien terminé, il était bien terminé. Je le posai sur mon bureau et regardai par la fenêtre.

Mon voisin d'en face secouait une nappe. Des miettes en jaillissaient qui tombaient dans la rue. Personne ne se les prit mais il n'avait pas regardé. Une fois sa nappe suffisamment secouée, il la jeta à l'intérieur et resta sur le balcon. Il respira le bon air, regarda quelque chose au-dessus de ma fenêtre puis après s'être gratté le coude rentra.

Ce rendez-vous s'était mal passé. Je m'attendais à assister aux premiers pas de ma première pièce vers une mise en scène, cette perspective avait disparu dès les premières secondes : Sonia Partout n'avait rien fait et ne comptait peut-être rien faire, ç'avait été une grosse déception. Ensuite elle avait eu un mouvement vers moi, évoqué la possibilité qu'on réfléchisse et qu'on avance ensemble, ça avait relancé mes espoirs et j'avais cru que peut-être, grâce à l'idée de Julia Roberts, tout finirait de la meilleure manière. Mais non, tout s'était brutalement planté, elle avait cru que je me moquais et m'avait raccroché au nez.

Ce n'est qu'après m'être ainsi repassé le film des événements que me parvint leur sens caché, ce genre de sens qui peut m'échapper mais qui là m'apparut, soudain et solide devant moi tel un nain de la mythologie nordique : j'avais perdu Sonia Partout, je ne pourrais plus lui parler, elle ne prendrait plus mes appels, mon ouverture s'était refermée.

Il était onze heures treize.

J'étais dépité. Je ne serais bon à rien aujourd'hui. La journée était perdue.

Cependant vers dix-sept heures je me dis que c'était idiot de croire que la journée était perdue, je décidai d'appeler mon ami de toujours, A.

Salut A. tu roules ?

À fond les babas.
Mais ouais. Tu fais quelque chose après le boulot?
Genre maintenant?

A. venait de finir une visite extérieure, sa journée de travail était finie, on se donna rendez-vous à mi-chemin.

Me retrouver dehors me frappa comme une bonne chose. Prendre l'air plus tôt aurait pu être une idée. Il y avait les gens, les trottoirs, les oiseaux, les voitures, les cafés. On pouvait aller où on voulait.

Dans le métro il y avait du monde et peu de place. J'étais plein d'énergie. J'avais envie de faire n'importe quoi. Je sortis mon téléphone et écrivis à A.

Cher A., je suis actuellement dans le métro, c'est excellent. Et toi comment vas-tu? Es-tu en pleine forme? Je crains de ne pas être en retard. J'espère qu'il n'en va pas différemment pour toi bien que tes habitudes ne me fassent pas craindre le contraire. Bien cordialement tien, N.

J'eus à peine le temps de comprendre de quoi parlaient les deux adolescents derrière moi que A. me répondit.

Bonjour. J'ai bien pris note de votre message. Je suis content. J'ai un léger retard, j'espère que cela vous désagréera moins que cela agréerait à ceux qui vous souhaitent du mal. Très très cordialement.

On était sur la même longueur d'onde, c'était n'importe quoi. Je cherchai une réponse à la hauteur mais arrivai à destination avant d'avoir trouvé rien de bien.

À la sortie du métro je m'offris un moment de contemplation. Je regardai les gens sortir de la bouche. Puis arriva A.

Comment ça va?

Ça va extrêmement bien et toi?

Invraisemblablement.

On se mit en quête d'un bar. On n'avait pas nos habitudes dans ce quartier et on n'en trouva pas qui corresponde vraiment à nos critères, pas trop de monde, musique pas forte, bière pas chère. On se rabattit après quelques minutes de recherche sur un lieu à nos yeux possible.

Visiblement on y trouvait des bières de qualité. Il serait plus exact de dire que cette information vous sautait à la figure comme un animal sanguinaire tant le couple de quadragénaires qui tenait l'établissement en manifestait la conscience aiguë.

Lui encore ça allait. Il avait juste une façon irritante de faire traîner sa voix dans les graves comme s'il n'y était pour rien et ne pouvait malheureusement pas parler autrement qu'avec ce timbre fait pour suggérer que les situations pouvaient avec lui

prendre en un tournemain une tournure plus sensuelle. Elle par contre était franchement antipathique. Elle instaurait une hiérarchie claire entre les clients qu'elle triait selon plusieurs critères parmi lesquels en bonne place vêtements et chaussures. Elle créait une complicité instantanée avec les élus, les tutoyait, les installait de manière personnalisée et trouvait en prenant la commande une chose amusante à dire avant de s'éloigner avec un air mutin, piquant, espiègle et un rien mystérieux. Elle ignorait avec un naturel remarquable ceux qui, comme nous, n'étaient pas élus.

C'était vendredi soir et c'était plein, on s'était assis à la dernière table libre, un peu trop centrale à mon goût, on avait commandé à boire depuis un certain temps déjà et on attendait qu'elle nous serve. Le tenancier à la voix grave qui observait la salle en tirant des bières derrière le bar reçut le message que lui communiquait A. menton levé yeux grands ouverts. Il appela sa femme qui était en salle pas loin de nous, nous désigna de la tête puis sans s'arrêter de remplir un verre montra du coude nos deux pintes qui attendaient sur le comptoir, elle s'en approcha, les prit et nous les apporta sans mot dire et le regard ailleurs.

Merci madame, tonitrua A.

C'était bien joué, l'appeler madame à ce volume sonore était un bon moyen de choquer la créature exceptionnelle qu'elle signalait de tout son être, sans doute habituée à ce que les hommes ne lui présentassent que leur aspect le plus velouté. Elle nous répondit par un visage offensé.

À la tienne.

Cheers.

Ma bière, je dois l'avouer, était très bonne.

Alors c'est quoi le problème balance.

Je n'avais rien laissé paraître, du moins à mes yeux, mais aux yeux de A. ça avait paru. Ne voulant pas me laisser seul avec mon problème plus longtemps il le mettait tout de suite sur le tapis. C'est un ami extraordinaire. Je ne me perdis pas en dénégations et chichis et j'exposai mon cas.

C'est pas si grave mais je crois que j'ai complètement merdé un rendez-vous ce matin.

Que ce ne soit pas si grave, je n'en étais pas convaincu, même si je pressentais qu'en parler allait dédramatiser les choses.

Qu'est-ce que t'as encore fait comme connerie.

La fille tu sais à qui j'avais envoyé ma pièce qui avait l'air d'accrocher.

Ouais, dit A. en fronçant les sourcils, immédiatement plongé dans ce que je disais. Ces questions

étaient très sérieuses pour nous, A. aussi écrivait depuis longtemps. C'est une chose qui nous avait soudés, on avait fait une revue ensemble au lycée et avec d'autres amis on en avait maintenant une autre. On considérait toute attention extérieure portée à nos tentatives comme un événement majeur.

Elle m'avait dit qu'elle m'appellerait.

Ouais.

Elle avait oublié qu'on devait s'appeler.

Ah. Merde, concéda-t-il.

Et elle m'a demandé si moi j'avais du nouveau.

Ah merde, renchérit-il.

Et le truc c'est que je n'ai pas voulu rien dire alors j'ai dit que j'avais pensé à Julia Roberts.

Beaucoup de choses se bousculèrent dans le regard de A. Je distinguai une grande surprise, un effort pour imaginer ce que je venais de dire, de l'incrédulité, de la curiosité, une envie de rire, de l'empathie, une hésitation à demander quelque chose, la recherche de quoi précisément, l'échec à trouver quoi précisément et le rire sur quoi tout déboucha.

A. riait de son rire énorme, un rire dans lequel on peut mettre un canapé, s'y installer et rire avec lui. Et c'est ce que je fis, je ris avec lui. Ça me semblait un juste dénouement à cette affaire. Je me mis à voir les choses comme il devait les voir, Julia Roberts,

planétaire, dans ce rendez-vous avec Sonia Partout, ça avait tout du collage anarchique, du télescopage de dimensions.

Parce que j'ai vu un film hier à la télé avec elle et je me suis dit elle serait géniale, ajoutai-je quand même, pour expliquer.

A. essaya de réagir à cette précision mais il n'arriva pas à parler. Il riait trop, il ne pouvait pas en placer une. Il se débattait pour arracher une syllabe. À un moment il réussit à dire « ben », manifestement le début de la phrase qu'il avait en tête. Il le répéta à plusieurs reprises. Puis il parvint à enchaîner « ben ouais ben ». Mais cet exploit le surprit, il y eut un bref temps, sa surprise me fit rire, elle le fit rire aussi, et ce fut reparti. Même si je n'attendais pas trop de ce qu'il allait dire qui s'était plutôt amorcé comme une brève remarque, le temps qu'il mettait à parler commençait à nourrir un certain suspense.

Ben ça c'est sûr, exprima-t-il enfin, lessivé.

Je levai le pouce pour le féliciter de ce commentaire éclairant.

On riait bien, on repassa commande.

Ce qui m'emmerde c'est que c'était ma seule piste cette fille et je me suis grillé.

A. prit une grosse lampée, comme pour prendre de la distance.